

**Déambulation en mémoire de
Nathalie LE MEL et de la COMMUNE DE PARIS
Paris, place de l'Odéon, 8 Mai 2025**

Carnet de chants

FILLE D'OUVRIER (1887)

Paroles de Jules Jouy

Musique de Gustave Goublier

Pâle ou vermeille, brune ou blonde,

Bébé mignon,

Dans les larmes ça vient au monde :

Chair à guignon !

Ébouriffé, suçant son pouce,

Jamais lavé,

Comme un vrai champignon ça pousse :

Chair à pavé !

A quinze ans, ça rentre à l'usine,

Sans éventail,

Du matin au soir ça turbine :

Chair à travail !

Fleur des fortifs, ça s'étiole,

Quand c'est girond,

Dans un guet-apens, ça se viole :

Chair à patron !

Jusque dans la moelle pourrie,

Rien sous la dent,

Alors, ça rentre "en brasserie" :

Chair à client !

Ça tombe encore, de chute en chute,

Honteuse, un soir,

Pour un franc, ça fait la culbute :

Chair à trottoir !

Ça vieilli, et plus bas ça glisse...

Un beau matin,

Ça va s'inscrire à la police :

Chair à roussin !

Ou bien, "sans carte", ça travaille

Dans sa maison,

Alors, ça se fout sur la paille :

Chair à prison !

D'un mal lent souffrant le supplice,

Vieux et tremblant,

Ça va geindre dans un hospice :

Chair à savant !

Enfin, ayant vidé la coupe.

Bu tout le fiel,

Quand c'est crevé, ça se découpe :

Chair à scalpel !

Patrons ! Tas d'Héliogabale,

D'effroi saisis

Quand vous tomberez sous nos balles :

Chair à fusils !

Pour que chaque chien sur vos trognes

Pisse, à l'écart,

Nous les laisserons vos charognes :

Chair à Masquât !

La Semaine sanglante (1871)

Paroles : Jean Baptiste Clément

Musique de Pierre Dupont.

Sauf des mouchards et des gendarmes
On ne voit plus par les chemins
Que des vieillards tristes en larmes
Des veuves et des orphelins
Paris suinte la misère
Les heureux mêmes sont tremblants
La mode est aux conseils de guerre
Et les pavés sont tout sanglants

Oui mais
Ça branle dans le manche
Les mauvais jours finiront
Et gare, à la revanche
Quand tous les pauvres s'y mettront
Quand tous les pauvres s'y mettront

On traque, on enchaîne, on fusille
Tous ceux qu'on ramasse au hasard
La mère à côté de sa fille
L'enfant dans les bras du vieillard
Les châtiments du drapeau rouge
Sont remplacés par la terreur
De tous les chenapans de bouges
Valets de rois et d'empereurs

Oui mais
Ça branle dans le manche
Les mauvais jours finiront
Et gare, à la revanche
Quand tous les pauvres s'y mettront
Quand tous les pauvres s'y mettront

Nous voilà rendus aux jésuites
Aux Mac-Mahon, aux Dupanloup
Il va pleuvoir des eaux bénites
Les troncs vont faire un argent fou
Dès demain, en réjouissance
Et Saint-Eustache et l'Opéra
Vont se refaire concurrence
Et le bagne se peuplera

Oui mais
Ça branle dans le manche
Les mauvais jours finiront

Et gare, à la revanche
Quand tous les pauvres s'y mettront
Quand tous les pauvres s'y mettront

Demain les gens de la police
Refleuriront sur le trottoir
Fiers de leurs états de service
Et le pistolet en sautoir
Sans pain, sans travail et sans armes
Nous allons être gouvernés
Par des mouchards et des gendarmes
Des sabre-peuple et des curés

Oui mais
Ça branle dans le manche
Les mauvais jours finiront
Et gare, à la revanche
Quand tous les pauvres s'y mettront
Quand tous les pauvres s'y mettront

Le peuple au collier de misère
Sera-t-il donc toujours rivé ?
Jusques à quand les gens de guerre
Tiendront-ils le haut du pavé ?
Jusques à quand la Sainte Clique
Nous croira-t-elle un vil bétail ?
À quand enfin la République
De la justice et du travail ?

Oui mais
Ça branle dans le manche
Les mauvais jours finiront
Et gare, à la revanche
Quand tous les pauvres s'y mettront
Quand tous les pauvres s'y mettront

La Canaille (1865)

Paroles d'Alexis Bouvier

Musique de Joseph. Darcier

Dans la vieille cité française
Existe une race de fer
Dont l'âme comme une fournaise
A de son feu bronzé la chair.
Tous ses fils naissent sur la paille,
Pour palais ils n'ont qu'un taudis.
C'est la canaille, et bien j'en suis.

Ce n'est pas le pilier du bagne,
C'est l'honnête homme dont la main
Par la plume ou le marteau
Gagne en suant son morceau de pain.
C'est le père enfin qui travaille
Des jours et quelques fois des nuits.
C'est la canaille, et bien j'en suis.

C'est l'artiste, c'est le bohème
Qui sans souffler rime rêveur,
Un sonnet à celle qu'il aime
Trompant l'estomac par le cœur.
C'est à crédit qu'il fait ripaille
Qu'il loge et qu'il a des habits.
C'est la canaille, et bien j'en suis.

C'est l'homme à la face terreuse,
Au corps maigre, à l'œil de hibou,
Au bras de fer, à main nerveuse,
Qui sort d'on ne sait où,
Toujours avec esprit vous raille
Se riant de votre mépris.
C'est la canaille, et bien j'en suis.

C'est l'enfant que la destinée
Force à rejeter ses haillons
Quand sonne sa vingtième année,
Pour entrer dans vos bataillons.
Chair à canon de la bataille,
Toujours il succombe sans cris.
C'est la canaille, et bien j'en suis.

Ils fredonnaient la Marseillaise,
Nos pères les vieux vagabonds
Attaquant en 93 les bastilles
Dont les canons
Défendaient la muraille
Que d'étrangleurs ont dit depuis
C'est la canaille, et bien j'en suis.

Les uns travaillent par la plume,
Le front dégarni de cheveux
Les autres martèlent l'enclume
Et se saourent pour être heureux,
Car la misère en sa tenaille
Fait saigner leurs flancs amaigris.
C'est la canaille, et bien j'en suis.

Enfin c'est une armée immense
Vêtue en haillons, en sabots
Mais qu'aujourd'hui la France
Appelle sous ses drapeaux
On les verra dans la mitraille,
Ils feront dire aux ennemis :
C'est la canaille, et bien j'en suis.

¡ A las Barricadas ! (1931)

Hymne de la CNT-AIT

Paroles de Valeriano Orobón Fernández

Musique : air de *La Varsovienne*.

Negras tormentas agitan los aires,
nubes oscuras nos impiden ver;
aunque nos espere el dolor y la muerte,
contra el enemigo nos llama el deber.
El bien máspreciado es la libertad,
hay que defenderla con fe y valor.

Alza la bandera revolucionaria
que llevará al pueblo a la emancipación ;
Alza la bandera revolucionaria
que llevará al pueblo a la emancipación ;

En pie el pueblo obrero, a la batalla
Hay que derrocar a la reacción.
¡ A las barricadas ! ¡ A las barricadas !
Por el triunfo de la Confederación.
¡ A las barricadas ! ¡ A las barricadas !
Por el triunfo de la Confederación.

Le Chant des ouvriers (1846)

Paroles et musique : Pierre Dupont

Écrite par l'un des premiers chansonniers de la classe ouvrière, "Le Chant des ouvriers" témoigne de l'éveil de la conscience de la classe ouvrière peu de temps avant la Révolution de 1848 et met en avant l'amour de l'humanité.

Nous dont la lampe le matin,
Au clairon du coq se rallume,

Nous tous qu'un salaire incertain
Ramène avant l'aube à l'enclume
Nous qui des bras, des pieds, des mains,
De tout le corps luttons sans cesse,
Sans abriter nos lendemains
Contre le froid de la vieillesse.

Refrain

**Aimons-nous et quand nous pouvons
Nous unir pour boire à la ronde,
Que le canon se taise ou gronde,
Buvons, buvons, buvons !
À l'indépendance du monde !**

Nos bras sans relâche tendus,
Aux flots jaloux, au sol avare,
Ravissent leurs trésors perdus,
Ce qui nourrit et ce qui pare :
Perles, diamants et métaux,
Fruits du coteau, grains de la plaine ;
Pauvres moutons, quels bons manteaux
Il se tisse avec notre laine !

Quels fruits tirons-nous des labeurs
Qui courbent nos maigres échines ?
Où vont les flots de nos sueurs ?
Nous ne sommes que des machines.
Nos Babels montent jusqu'au ciel,
La terre nous doit ses merveilles
Dès qu'elles ont fini le miel,
Le maître chasse les abeilles.

Au fils chétif d'un étranger
Nos femmes tendent leurs mamelles,
Et lui plus tard croit déroger
En daignant s'asseoir auprès d'elles.
De nos jours, le droit du seigneur
Pèse sur nous plus despotique :
Nos filles vendent leur honneur
Aux derniers courtauds de boutique.

Mal vêtus, logés dans des trous,
Sous les combles, dans les décombres
Nous vivons avec les hiboux
Et les larrons amis des ombres ;
Cependant notre sang vermeil
Coule impétueux dans nos veines
Nous nous plairions au grand soleil
Et sous les rameaux verts des chênes.

À chaque fois que par torrents
Notre sang coule sur le monde,
C'est toujours pour quelques tyrans
Que cette rosée est féconde ;
Ménageons-le dorénavant
L'amour est plus fort que la guerre ;
En attendant qu'un meilleur vent
Souffle du ciel ou de la terre.

La Java des Bons-Enfants (1974)

Paroles : Guy Debord (paroles)
Musique : Francis Lemmonnier

Dans la rue des bons enfants,
On vend tout au plus offrant.
Y'avait un commissariat,
Et maintenant il n'est plus là.
Une explosion fantastique
N'en a pas laissé une brique.

On crut qu'c'était Fantômas,
Mais c'était la lutte des classes.

Un poulet zélé vint vite
Y porter une marmite
Qu'était à renversement
Et la retourne, imprudemment.

L'brigadier et l'commissaire,
Mêlés aux poulets vulgaires,
Partent en fragments éparés
Qu'on ramasse sur un buvard.

Contrairement à c'qu'on croyait,
Y'en avait qui en avaient.
L'étonnement est profond.
On peut les voir jusqu'au plafond.

Voilà bien ce qu'il fallait
Pour faire la guerre au palais
Sache que ta meilleure amie,
Prolétaire, c'est l'anarchie.

Les socialos n'ont rien fait,
Pour abréger les forfaits
D'l'infamie capitaliste
Mais heureusement vint l'anarchiste.

Il n'a pas de préjugés.
Les curés seront mangés.
Plus d'patrie, plus d'colonies
Et tout pouvoir, il le nie.

Encore quelques beaux efforts
Et disons qu'on se fait fort
De régler radicalement
L'problème social en suspens.

Dans la rue des bons enfants
Viande à vendre au plus offrant.
L'avenir radieux prend place,
Et le vieux monde est à la casse !